

Le Louisianais,

JOURNAL DE GENTILLY EN SAINT-JACQUES

Nous ne condamnons certainement pas les faibles, car nous n'avons pas le droit, car nous n'entendons faire aucune personnalité, car une génération de voluptueux ne se façonne pas en un jour à l'austérité; mais il aurait été grand et bon pour les Louisianais, au lendemain d'un succès, de se mettre hardiment à l'œuvre, de dépouiller le vieil homme, et aussi de ne point rivaliser de zèle avec les carpet-baggers et les aventuriers faméliques dans une politique de roeries honteuses et de corruptions malaises.

NOS PRINCIPES.
République d'ordre, d'honnêteté et de justice.
Suffrage universel pour tous, excepté pour les criminels et les vagabonds.
Union civique des Louisianais blancs et des Louisianais de couleur.
Éducation pour tous.
Fin des Carpet-baggers politiques en Louisiane, ni de vagabonds faibles.
Égalité politique entre les naturalisés et les natifs.
Appels et avances à l'immigrant laborieux. Respect à la loi.
L'honnête homme en haut, le malhonnête en bas.
La Louisiane doit être gouvernée par l'honnêteté et l'intelligence.

Descendre ou Monter.

I.
Le Louisiana du présent vit en ce jour, sans esprit de suite et sans ordre, par un reste d'habitude plutôt que par conscience de la vie.
Elle devient de plus en plus méconnaissable.
So comprend-elle, cet-t-elle se voir sous son véritable jour, et qui lui montre avec désintéressement l'abîme vers lequel elle marche avec une innocence sans nom et sans précédent?
Nous n'entendons point traiter ici la question des intérêts purement matériels, car ces intérêts, toujours secondaires, sont subordonnés et doivent être subordonnés à la question morale. Quand l'âme est saine, quand le corps est sain, la santé est parfaite, et l'avenir vous appartient comme le présent.
Nous parlerons donc de la Louisiane au point de vue de la civilisation moderne, au point de vue des éléments moraux ou immoraux qui l'agitent et lui donnent une physionomie sui generis, au point de vue de la population qui l'honore par sa valeur ou la flétrit par son impureté.
Et sans plus d'ardeur, nous entrons en matière.
La Louisiane, comme nous le savons tous, possède des blancs, des noirs et des Chinois. Quels sont ces blancs, ces noirs et ces Chinois? Tout cela forme-t-il un tout homogène, une unité politique et sociale? Quelle est la race qui marche sérieusement et intelligemment, tête de colonne et race à la tête des autres races?
Certes, le niveau intellectuel et moral est plus élevé chez les blancs que chez les affranchis ou les importés du Ciel Empire. Et il se sera toujours ainsi, nous le croyons fermement. L'éducation, l'habitude du commandement, la famille, les souvenirs, une légitime ambition, une certaine dignité native, tout cela s'oppose encore à la possibilité d'une comparaison. Mais pouvons-nous affirmer que notre niveau intellectuel et moral est selon la loi du dix-neuvième siècle, et que nous marchons dans le droit chemin et que nous progressons vers la lumière, que la Louisiane de demain vaudra mieux que la Louisiane d'aujourd'hui? Si nous avons baissé depuis six ans, et la chose est facile à prouver, il ne nous faudrait peut-être pas six nouvelles années pour tomber au rang des moins civilisés et des moins responsables. Ou descend selon une règle de progression, nous point selon une règle de proportion.

II.
Nous savons bien qu'il y a de nombreuses exceptions à cette règle; mais comme nous accentuons de plus en plus nos tendances vers le désordre, il est logique de protester et de signaler le danger. Un danger signalé est un danger évité. D'un autre côté, ceux qui sont entrés dans le mouvement et dans le désordre, soit par faiblesse, soit encore avec le vague espoir de rendre quelques services à leur pays, comprendront que leur faiblesse est un mauvais exemple, que leur espoir est une chimère, et qu'il leur faut retourner à l'atelier du travail et du bien. Quant aux compromis avec l'erreur et le mensonge, nous les acceptons dans ces termes: "On étend le feu avec l'eau."
En vérité, voyons bien notre situation, et ne mettons pas purement et simplement notre tête sous le tapis.
Erreur est de croire que toute vérité n'est pas bonne à dire. Et pourquoi donc? Si l'agit du salut commun et général, la bouche ne doit pas rester fermée et muette.
Or, quand il nous est clairement démontré, démontré par preuves de chaque jour et méfaits de chaque nuit, que les politiques du carpet-bag sont des pillards et des corrupteurs, des hommes sans âme et des misérables sans principes, une teigne et une lèpre, pourquoi allons-nous à eux comme à un salut et une rédemption? Leur main n'honorera pas notre main, et notre main sera flétrie par la leur. Qu'avons-nous à attendre et à espérer d'eux? Solliciter des hommes, c'est solliciter la mépris. Quand nous sommes debout, ils nous craignent; mais ils nous dédaignent lorsqu'ils sont à terre. Et cependant l'avenir, pour les élever sur leur piedestal

de boue, de se montrer hautains, glacés, inflexibles. Entourés d'un cercle de mépris, ils mourraient parés d'un sursillon qui se donne la mort lorsqu'il est entouré d'un cercle de feu. Oui, ils ne sont que parce qu'ils ne veulent, que parce qu'ils nous donnent notre reste de vie. Quant à notre rôle, il pourrait être plus glorieux.

La présente Législature, avec ses blancs radicaux et ses démocrates blancs, nous prouve que le mal est plus que superfluel. Et combien d'hommes intègres, déshonorés, courageux pourriez-vous compter dans le bouge du Méchanic Institute? Ce fut, à la dernière session, une foire aux enchères. Après tout, il est permis de se vendre en public, car la publicité donne du lustre à la chose.

Sachons bien que les complications sont multiples et que l'une vaut rarement mieux que l'autre. Si la coopération est nuisable, l'assentiment et le silence seraient-ils innocents? Il ne suffit pas de se tenir à l'écart, il faut encore s'opposer au méfait. Ne sommes-nous pas tous solidaires dans le bien comme dans le mal, et quand un feu piaille glorieusement dans la fange liquide, ne sommes-nous pas tous exposés aux scabellousures? Le peuple, sage quelquefois, dit avec raison: "Qui ne dit mot consent."

Et nous ne devons pas même consentir par le silence. Bien moins devons-nous, sous prétexte de sociabilité et de convenance, excuser par nos relations intimes ce que nous n'avons ni droit ni pouvoir d'excuser. Pas de politique interlope, de clair-obscur, de porte de derrière, de chien et loup, de rhubarbe et de séné, de oui et non. Pour ou contre, doit être notre devise. Est-ce que le mot concession n'est pas synonyme du mot soumission?

Mais cela n'est pas tout.

Si nous nous abaissons moralement en faisant une cour indigne aux politiques du carpet-bag, que ne faisons-nous pas en faisant et en causant les noirs ignorants et irresponsables? Quand le devoir nous ordonne impérieusement d'élever le niveau, d'appeler en haut ceux d'en bas, de servir de modèle et d'exemple, pourquoi descendons-nous jusqu'en bas pour y rester? C'est là une prosécution qui n'est bonne à personne. Est-ce que nous trouvons le salut en nous égalant dans la corruption? Esclaves des esclaves, quelle sera donc notre civilisation, et quel sera notre lendemain? Nous pouvons déjà constater partout les conséquences d'une semblable politique. Il n'est pas une bourgade qui n'ait acclamé son chef noir, et ce chef noir, ordinairement le dernier de ses races, trône en souverain devant une foule de mécontents ou d'imbéciles. Certes, il n'est pas sans avoir des prérogatives, de se croire un être exceptionnel, d'opprimer une race par une autre race; mais si nous comprenons le respect et l'amitié pour un homme noir respectable et intelligent, nous n'admettons pas qu'on doive, par intérêt ou par peur, s'agenouiller devant un Tomassin Louverture sans intelligence et sans moralité. Plus l'idole est informe, grossière et ignoble, plus l'adorateur est méprisable. Les hommes libres ne doivent s'incliner que devant un Dieu de justice et de vérité. Le Dieu de vérité élève l'âme et purifie l'esprit, mais l'idole vous façonne l'âme à toutes les servitudes et vous ravalé au niveau des bestialités païennes.

Et qu'on n'invoque pas la nécessité. Il ne sera jamais nécessaire de s'humilier, de s'abaisser, de se ravalé, de transiger avec sa conscience, de perdre le sens moral, de s'asservir volontairement. La nécessité, une loi plus providentielle que fatale, vous ordonne le bien et non le mal. C'est cette nécessité qui a fait la morale, la liberté et la civilisation. Si elle n'existait pas, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, est-ce que nous aurions même la moindre conception du progrès? Et si l'homme est naturellement et nécessairement progressiste, ce doit être pour le bien, pour le juste et pour le beau. L'idéal d'en haut, l'idéal dans la lumière et la pureté, voilà ce qui convient à tous les hommes, aux Louisianais comme aux Français, à l'un comme à l'autre des races humaines.

Mieux à ceux qui méconnaissent cela! Et mieux aux peuples qui tombent dans les pièges du matérialisme!

Or, Louisianais, comme la circonstance est grave et le péril imminent, nous vous engageons à réfléchir, à fixer vos consciences, à formuler impérieusement votre décalogue de devoirs et de droits, à vous arrêter à la porte d'un Enfer d'où personne ne revient jamais.

Un pas de plus, et vous êtes tombés pour toujours.

Qui donc, parmi vous, aura assez d'indépendance, de grandeur d'âme et de courage pour rallier le bataillon sacré autour d'un principe d'honneur, de moralité et de justice? Où est le drapeau de la nouvelle Louisiane, de la Louisiane affranchie, régénérée, libre, honnête, appartenant à la civilisation du dix-neuvième siècle?

Nous attendons.

Où est Philoponem?

possède la dernière des bourgades; Paris veut garder les canons qui lui appartiennent, — canons qui n'appartiennent ni à M. Thiers ni à M. Bismarck; Paris préfère le sang à la boue. Et pourquoi donc n'accorderait-on pas à Paris ce que Paris réclame légitimement? Si le gouvernement avait le moindre sentiment de la liberté et de l'ordre, il ferait droit aux justes demandes du peuple; mais il aime mieux, comme nos aïeux précéderais, brutalement et comprimer militiquement. Et que fait donc l'Assemblée nationale? Elle est couchée devant Thiers, et elle ne comprend même pas que son ignoble besogne est terminée. En attendant, les révolutionnaires de Paris et les républicains, grâce à un air de mauvaise foi, sont sur le point d'en venir aux mains, et à la grande satisfaction de l'infamie Thiers. De nouvelles journées de Juin seraient si favorables à l'Orléanisme!

— Difficile est, avec des dépêches télégraphiques, d'assigner un caractère aux événements de Paris. Les insurgés révolutionnaires et les républicains de la modération, en désaccord sur les moyens, semblent toutefois être d'accord sur un point: le maintien de la république et l'opposition au gouvernement de Thiers. An demeurant, Paris est relativement calme. Les élections, sans doute municipales, ont eu lieu, et elles sont favorables aux candidats du comité central républicain, excepté dans trois arrondissements.

— Le gouvernement de Versailles fait lever dans chaque département un bataillon de volontaires mobilisés. Les gardes nationales de Lyon ont donné leur adhésion à la commune. — Une insurrection a certainement éclaté en Algérie. De Bonaparte a été rendu visite à Victoria, qui l'a parfaitement accueilli. L'Angleterre glorie plus le neveu qu'elle n'a glorifié l'oncle.

Macaroni! conjuge le verbe remier.

— Les Républicains sont toujours maîtres de Paris. Organisés, armés, barricadés, ils attendent de pied ferme le général Thiers. Bianqui sort de la pénombre. — Thiers, avec un ministère Broglio et McMahon, compte sur les Prussiens, dit une dépêche télégraphique. — Thiers masse des troupes à Versailles.

LES CHIENS.
Chap. XXXIII.

En conscience, c'est trop tourmenter et trop éprouver un sujet.
Tout un long volume sur les Chiens!
Mes amis, laissez cette Enide fastidieuse par un petit roman sentimentale, — un maître qui meurt et un chien qui se laisse mourir sur la tombe du maître, lorsque Médor, notre dogue, s'est présenté à nous.
Médor avait trouvé un volé un superbe foie de bouf.
C'était splendide enbaïse.
Et nous nous attendions à voir disparaître le bouf-quelques minutes; car c'est ainsi que procédent les hommes glorieux et imprévoyants.
Les hommes songent-ils au lendemain? S'ils avaient un ventre et un estomac aussi grand et aussi voraces que les yeux, ils dévoreraient en une minute le copieux festin d'un jour. Hélas! nous ne faisons pas plats et aux chiens que les débris contre lesquels proteste la capacité de nos estomacs.
Mon chien Médor s'assit donc tranquillement sur son ventre, le mûseau sur sa patte. C'est une façon coutumière de manger.
Il le regarda avec une certaine admiration son foie de bouf.
Rédoublait-il? Remerciant-il? La conscience protestait-elle contre le vol? Nous ignorons.
Quoiqu'il en soit, après avoir regardé, flagé et admiré Médor au mit honnêtement et sans précipitation à l'œuvre.
Comme son camarade et coproternaire Ploche était en urgence et absent, il commença à manger avec une lenteur grave et calculée. Un gourmet

Pour que le bureau fonctionnât intelligemment et régulièrement, il serait bon de choisir pour président du dit Bureau M. H. Riley.
M. H. Riley est législateur, écrivain, orateur et syndic.
Il ne sait ni lire ni écrire; mais une grande intelligence saura toujours suppléer à une igne race parfaite.

ROME.—De Rome il s'agit.
Monsieur N. Perché, qui est à Rome, écrit: "On parle beaucoup d'armements qui se font en Belgique, et dans toute l'Europe se propose l'idée d'une expédition contre les Pidonotaï qui sont à Rome. Je regrette que l'initiative ne soit pas venue des catholiques américains. Dix mille hommes débarquant en Europe, sur un point convenu, auraient certainement cent mille hommes à leur suite avant d'arriver aux frontières d'Italie."
L'idée n'est pas mauvaise.
Un journal débarquant à Civita Vecchia.

JOURNAL.—Le "Republican" de l'Ascension a fait place au "Leader".
M. M. Marks est l'éditeur et le propriétaire du "Leader".
Bonjour, volais, et bonne chance.
Le nouveau journal ne semble pas être l'imitation de War-Moth et de sa triste glorieuse clique.
Tant mieux.
Mais comme la clique Dunn, Bovee, Carter et Cie. ne nous semble pas plus admirable que la clique War-Moth et Bagaker, nous espérons voir dans le "Leader" un journal franc, indépendant, fer, passant du pied tout ce qui pourrait être une bombe pour la démocratie et la Louisiane.

Quand à vous, Louisianais de l'Ascension, dormez d'un air.

PROFESSEUR.—Connaissez-vous le professeur Fa André?
—Fa André est plus que professeur.
—Et comment donc?
—Il est directeur des Ecoles, "vous connaissez."
—"That's so."

THIERS.

AUX VIEUX DE ST-CLAUDE.

—O—

Ces Messieurs sont naïfs, s'ils ne sont autre chose, quand d'un air déconcerté ils demandent la cause De la grande révolution et de son échec.
Pouvait-ils à ce point pousser l'étonnement? Quand Paris indigné, redoublant, en dépit de ses nonneux plus ni lois, ni raisons, ni céleste, lui s'étonnent! Pourquoi? Mais ces Représentants, Villards d'une autre époque et fils d'un autre temps, ont eu l'adresse courageuse et la lâche répugnance De signer à deux mains la honte de la France.
Ils ont abandonné Metz, Strasbourg, une part De la vieille patrie, un solide rempart.
Or les évènements étaient haut, chantant la Marcellaise.
On l'on s'entraînait, oh l'âme était française.
Ils ont, quand on pouvait triompher dans la mort, Acheté cette paix qui sera leur remord.
Cette paix que demain séduira comme infâme,
C'est la paix misérable, indigne d'une femme.
Et quand leur triste rôle est tristement fini,
Qu'il ne leur reste plus qu'à rentrer au chenil,
Ils veulent commander en despotes, en maîtres,
Eux les conspirateurs, les lâches ou les traîtres!
L'héroïque Paris, le Paris indéfectible,
Le Paris du soleil et de la liberté,
Le Montmartre hanté de la démocratie,
Dérange leurs calculs et leur diplomatie:
Or, Paris est comptable. Il fut donc sans façon
Désarmer ce Paris, brier son écusson,
De la grande cité des esprits et des âmes,
Qui les dressent flottants sous tous ces oriflammes,
Faire un simple village, une ville sans nom.
Et vous vous étions que Paris dieu non.
Qu'il se fût indigné, qu'il frappe avec folie,
Qu'il se défende la France indignement trahie,
Qu'il soit républicain farouche et révolté,
Qu'il préfère la mort à toute lâcheté!
Ne nous étions point. Paris est dans son rôle;
Et quand un foutriquet, un misérable drôle,
Un Thiers qui fait jadis un chaud Carbonaro,
Se grime en Talleyrand doublé de Figaro,
Paris n'a qu'un devoir et qu'un espoir: espérer:
Sauver la République et l'honneur de la France.
J. G.

de boue, de se montrer hautains, glacés, inflexibles. Entourés d'un cercle de mépris, ils mourraient parés d'un sursillon qui se donne la mort lorsqu'il est entouré d'un cercle de feu. Oui, ils ne sont que parce qu'ils ne veulent, que parce qu'ils nous donnent notre reste de vie. Quant à notre rôle, il pourrait être plus glorieux.

La présente Législature, avec ses blancs radicaux et ses démocrates blancs, nous prouve que le mal est plus que superfluel. Et combien d'hommes intègres, déshonorés, courageux pourriez-vous compter dans le bouge du Méchanic Institute? Ce fut, à la dernière session, une foire aux enchères. Après tout, il est permis de se vendre en public, car la publicité donne du lustre à la chose.

Sachons bien que les complications sont multiples et que l'une vaut rarement mieux que l'autre. Si la coopération est nuisable, l'assentiment et le silence seraient-ils innocents? Il ne suffit pas de se tenir à l'écart, il faut encore s'opposer au méfait. Ne sommes-nous pas tous solidaires dans le bien comme dans le mal, et quand un feu piaille glorieusement dans la fange liquide, ne sommes-nous pas tous exposés aux scabellousures? Le peuple, sage quelquefois, dit avec raison: "Qui ne dit mot consent."

Et nous ne devons pas même consentir par le silence. Bien moins devons-nous, sous prétexte de sociabilité et de convenance, excuser par nos relations intimes ce que nous n'avons ni droit ni pouvoir d'excuser. Pas de politique interlope, de clair-obscur, de porte de derrière, de chien et loup, de rhubarbe et de séné, de oui et non. Pour ou contre, doit être notre devise. Est-ce que le mot concession n'est pas synonyme du mot soumission?

Mais cela n'est pas tout.

Si nous nous abaissons moralement en faisant une cour indigne aux politiques du carpet-bag, que ne faisons-nous pas en faisant et en causant les noirs ignorants et irresponsables? Quand le devoir nous ordonne impérieusement d'élever le niveau, d'appeler en haut ceux d'en bas, de servir de modèle et d'exemple, pourquoi descendons-nous jusqu'en bas pour y rester? C'est là une prosécution qui n'est bonne à personne. Est-ce que nous trouvons le salut en nous égalant dans la corruption? Esclaves des esclaves, quelle sera donc notre civilisation, et quel sera notre lendemain? Nous pouvons déjà constater partout les conséquences d'une semblable politique. Il n'est pas une bourgade qui n'ait acclamé son chef noir, et ce chef noir, ordinairement le dernier de ses races, trône en souverain devant une foule de mécontents ou d'imbéciles. Certes, il n'est pas sans avoir des prérogatives, de se croire un être exceptionnel, d'opprimer une race par une autre race; mais si nous comprenons le respect et l'amitié pour un homme noir respectable et intelligent, nous n'admettons pas qu'on doive, par intérêt ou par peur, s'agenouiller devant un Tomassin Louverture sans intelligence et sans moralité. Plus l'idole est informe, grossière et ignoble, plus l'adorateur est méprisable. Les hommes libres ne doivent s'incliner que devant un Dieu de justice et de vérité. Le Dieu de vérité élève l'âme et purifie l'esprit, mais l'idole vous façonne l'âme à toutes les servitudes et vous ravalé au niveau des bestialités païennes.

Et qu'on n'invoque pas la nécessité. Il ne sera jamais nécessaire de s'humilier, de s'abaisser, de se ravalé, de transiger avec sa conscience, de perdre le sens moral, de s'asservir volontairement. La nécessité, une loi plus providentielle que fatale, vous ordonne le bien et non le mal. C'est cette nécessité qui a fait la morale, la liberté et la civilisation. Si elle n'existait pas, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, est-ce que nous aurions même la moindre conception du progrès? Et si l'homme est naturellement et nécessairement progressiste, ce doit être pour le bien, pour le juste et pour le beau. L'idéal d'en haut, l'idéal dans la lumière et la pureté, voilà ce qui convient à tous les hommes, aux Louisianais comme aux Français, à l'un comme à l'autre des races humaines.

Mieux à ceux qui méconnaissent cela! Et mieux aux peuples qui tombent dans les pièges du matérialisme!

Or, Louisianais, comme la circonstance est grave et le péril imminent, nous vous engageons à réfléchir, à fixer vos consciences, à formuler impérieusement votre décalogue de devoirs et de droits, à vous arrêter à la porte d'un Enfer d'où personne ne revient jamais.

Un pas de plus, et vous êtes tombés pour toujours.

Qui donc, parmi vous, aura assez d'indépendance, de grandeur d'âme et de courage pour rallier le bataillon sacré autour d'un principe d'honneur, de moralité et de justice? Où est le drapeau de la nouvelle Louisiane, de la Louisiane affranchie, régénérée, libre, honnête, appartenant à la civilisation du dix-neuvième siècle?

Nous attendons.

Où est Philoponem?

LES CHIENS.
Chap. XXXIII.

En conscience, c'est trop tourmenter et trop éprouver un sujet.
Tout un long volume sur les Chiens!
Mes amis, laissez cette Enide fastidieuse par un petit roman sentimentale, — un maître qui meurt et un chien qui se laisse mourir sur la tombe du maître, lorsque Médor, notre dogue, s'est présenté à nous.
Médor avait trouvé un volé un superbe foie de bouf.
C'était splendide enbaïse.
Et nous nous attendions à voir disparaître le bouf-quelques minutes; car c'est ainsi que procédent les hommes glorieux et imprévoyants.
Les hommes songent-ils au lendemain? S'ils avaient un ventre et un estomac aussi grand et aussi voraces que les yeux, ils dévoreraient en une minute le copieux festin d'un jour. Hélas! nous ne faisons pas plats et aux chiens que les débris contre lesquels proteste la capacité de nos estomacs.
Mon chien Médor s'assit donc tranquillement sur son ventre, le mûseau sur sa patte. C'est une façon coutumière de manger.
Il le regarda avec une certaine admiration son foie de bouf.
Rédoublait-il? Remerciant-il? La conscience protestait-elle contre le vol? Nous ignorons.
Quoiqu'il en soit, après avoir regardé, flagé et admiré Médor au mit honnêtement et sans précipitation à l'œuvre.
Comme son camarade et coproternaire Ploche était en urgence et absent, il commença à manger avec une lenteur grave et calculée. Un gourmet

LES CHIENS.
Chap. XXXIII.

En conscience, c'est trop tourmenter et trop éprouver un sujet.
Tout un long volume sur les Chiens!
Mes amis, laissez cette Enide fastidieuse par un petit roman sentimentale, — un maître qui meurt et un chien qui se laisse mourir sur la tombe du maître, lorsque Médor, notre dogue, s'est présenté à nous.
Médor avait trouvé un volé un superbe foie de bouf.
C'était splendide enbaïse.
Et nous nous attendions à voir disparaître le bouf-quelques minutes; car c'est ainsi que procédent les hommes glorieux et imprévoyants.
Les hommes songent-ils au lendemain? S'ils avaient un ventre et un estomac aussi grand et aussi voraces que les yeux, ils dévoreraient en une minute le copieux festin d'un jour. Hélas! nous ne faisons pas plats et aux chiens que les débris contre lesquels proteste la capacité de nos estomacs.
Mon chien Médor s'assit donc tranquillement sur son ventre, le mûseau sur sa patte. C'est une façon coutumière de manger.
Il le regarda avec une certaine admiration son foie de bouf.
Rédoublait-il? Remerciant-il? La conscience protestait-elle contre le vol? Nous ignorons.
Quoiqu'il en soit, après avoir regardé, flagé et admiré Médor au mit honnêtement et sans précipitation à l'œuvre.
Comme son camarade et coproternaire Ploche était en urgence et absent, il commença à manger avec une lenteur grave et calculée. Un gourmet

de boue, de se montrer hautains, glacés, inflexibles. Entourés d'un cercle de mépris, ils mourraient parés d'un sursillon qui se donne la mort lorsqu'il est entouré d'un cercle de feu. Oui, ils ne sont que parce qu'ils ne veulent, que parce qu'ils nous donnent notre reste de vie. Quant à notre rôle, il pourrait être plus glorieux.

La présente Législature, avec ses blancs radicaux et ses démocrates blancs, nous prouve que le mal est plus que superfluel. Et combien d'hommes intègres, déshonorés, courageux pourriez-vous compter dans le bouge du Méchanic Institute? Ce fut, à la dernière session, une foire aux enchères. Après tout, il est permis de se vendre en public, car la publicité donne du lustre à la chose.

Sachons bien que les complications sont multiples et que l'une vaut rarement mieux que l'autre. Si la coopération est nuisable, l'assentiment et le silence seraient-ils innocents? Il ne suffit pas de se tenir à l'écart, il faut encore s'opposer au méfait. Ne sommes-nous pas tous solidaires dans le bien comme dans le mal, et quand un feu piaille glorieusement dans la fange liquide, ne sommes-nous pas tous exposés aux scabellousures? Le peuple, sage quelquefois, dit avec raison: "Qui ne dit mot consent."

Et nous ne devons pas même consentir par le silence. Bien moins devons-nous, sous prétexte de sociabilité et de convenance, excuser par nos relations intimes ce que nous n'avons ni droit ni pouvoir d'excuser. Pas de politique interlope, de clair-obscur, de porte de derrière, de chien et loup, de rhubarbe et de séné, de oui et non. Pour ou contre, doit être notre devise. Est-ce que le mot concession n'est pas synonyme du mot soumission?

Mais cela n'est pas tout.

Si nous nous abaissons moralement en faisant une cour indigne aux politiques du carpet-bag, que ne faisons-nous pas en faisant et en causant les noirs ignorants et irresponsables? Quand le devoir nous ordonne impérieusement d'élever le niveau, d'appeler en haut ceux d'en bas, de servir de modèle et d'exemple, pourquoi descendons-nous jusqu'en bas pour y rester? C'est là une prosécution qui n'est bonne à personne. Est-ce que nous trouvons le salut en nous égalant dans la corruption? Esclaves des esclaves, quelle sera donc notre civilisation, et quel sera notre lendemain? Nous pouvons déjà constater partout les conséquences d'une semblable politique. Il n'est pas une bourgade qui n'ait acclamé son chef noir, et ce chef noir, ordinairement le dernier de ses races, trône en souverain devant une foule de mécontents ou d'imbéciles. Certes, il n'est pas sans avoir des prérogatives, de se croire un être exceptionnel, d'opprimer une race par une autre race; mais si nous comprenons le respect et l'amitié pour un homme noir respectable et intelligent, nous n'admettons pas qu'on doive, par intérêt ou par peur, s'agenouiller devant un Tomassin Louverture sans intelligence et sans moralité. Plus l'idole est informe, grossière et ignoble, plus l'adorateur est méprisable. Les hommes libres ne doivent s'incliner que devant un Dieu de justice et de vérité. Le Dieu de vérité élève l'âme et purifie l'esprit, mais l'idole vous façonne l'âme à toutes les servitudes et vous ravalé au niveau des bestialités païennes.

Et qu'on n'invoque pas la nécessité. Il ne sera jamais nécessaire de s'humilier, de s'abaisser, de se ravalé, de transiger avec sa conscience, de perdre le sens moral, de s'asservir volontairement. La nécessité, une loi plus providentielle que fatale, vous ordonne le bien et non le mal. C'est cette nécessité qui a fait la morale, la liberté et la civilisation. Si elle n'existait pas, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre, est-ce que nous aurions même la moindre conception du progrès? Et si l'homme est naturellement et nécessairement progressiste, ce doit être pour le bien, pour le juste et pour le beau. L'idéal d'en haut, l'idéal dans la lumière et la pureté, voilà ce qui convient à tous les hommes, aux Louisianais comme aux Français, à l'un comme à l'autre des races humaines.

Mieux à ceux qui méconnaissent cela! Et mieux aux peuples qui tombent dans les pièges du matérialisme!

Or, Louisianais, comme la circonstance est grave et le péril imminent, nous vous engageons à réfléchir, à fixer vos consciences, à formuler impérieusement votre décalogue de devoirs et de droits, à vous arrêter à la porte d'un Enfer d'où personne ne revient jamais.

Un pas de plus, et vous êtes tombés pour toujours.

Qui donc, parmi vous, aura assez d'indépendance, de grandeur d'âme et de courage pour rallier le bataillon sacré autour d'un principe d'honneur, de moralité et de justice? Où est le drapeau de la nouvelle Louisiane, de la Louisiane affranchie, régénérée, libre, honnête, appartenant à la civilisation du dix-neuvième siècle?

Nous attendons.

Où est Philoponem?

LES CHIENS.
Chap. XXXIII.

En conscience, c'est trop tourmenter et trop éprouver un sujet.
Tout un long volume sur les Chiens!
Mes amis, laissez cette Enide fastidieuse par un petit roman sentimentale, — un maître qui meurt et un chien qui se laisse mourir sur la tombe du maître, lorsque Médor, notre dogue, s'est présenté à nous.
Médor avait trouvé un volé un superbe foie de bouf.
C'était splendide enbaïse.
Et nous nous attendions à voir disparaître le bouf-quelques minutes; car c'est ainsi que procédent les hommes glorieux et imprévoyants.
Les hommes songent-ils au lendemain? S'ils avaient un ventre et un estomac aussi grand et aussi voraces que les yeux, ils dévoreraient en une minute le copieux festin d'un jour. Hélas! nous ne faisons pas plats et aux chiens que les débris contre lesquels proteste la capacité de nos estomacs.
Mon chien Médor s'assit donc tranquillement sur son ventre, le mûseau sur sa patte. C'est une façon coutumière de manger.
Il le regarda avec une certaine admiration son foie de bouf.
Rédoublait-il? Remerciant-il? La conscience protestait-elle contre le vol? Nous ignorons.
Quoiqu'il en soit, après avoir regardé, flagé et admiré Médor au mit honnêtement et sans précipitation à l'œuvre.
Comme son camarade et coproternaire Ploche était en urgence et absent, il commença à manger avec une lenteur grave et calculée. Un gourmet

LES CHIENS.
Chap. XXXIII.

En conscience, c'est trop tourmenter et trop éprouver un sujet.
Tout un long volume sur les Chiens!
Mes amis, laissez cette Enide fastidieuse par un petit roman sentimentale, — un maître qui meurt et un chien qui se laisse mourir sur la tombe du maître, lorsque Médor, notre dogue, s'est présenté à nous.
Médor avait trouvé un volé un superbe foie de bouf.
C'était splendide enbaïse.
Et nous nous attendions à voir disparaître le bouf-quelques minutes; car c'est ainsi que procédent les hommes glorieux et imprévoyants.
Les hommes songent-ils au lendemain? S'ils avaient un ventre et un estomac aussi grand et aussi voraces que les yeux, ils dévoreraient en une minute le copieux festin d'un jour. Hélas! nous ne faisons pas plats et aux chiens que les débris contre lesquels proteste la capacité de nos estomacs.
Mon chien Médor s'assit donc tranquillement sur son ventre, le mûseau sur sa patte. C'est une façon coutumière de manger.
Il le regarda avec une certaine admiration son foie de bouf.
Rédoublait-il? Remerciant-il? La conscience protestait-elle contre le vol? Nous ignorons.
Quoiqu'il en soit, après avoir regardé, flagé et admiré Médor au mit honnêtement et sans précipitation à l'œuvre.
Comme son camarade et coproternaire Ploche était en urgence et absent, il commença à manger avec une lenteur grave et calculée. Un gourmet

PRIX DES ANNONCES :
Par carré de dix lignes, en moins, pour la première insertion . . . \$1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . 75c.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.
La Liberté Anni est contenue dans la licence.
Vol. 8 N. 38.

n'est pas fait autrement. Furent à Lodi étant chez Lucullus, pouvait-il craindre la gourmandise et la glorieuse d'un volé? Il s'assit, tout seul, sans convive et sans pique-assiette.

Pour un chien stoïquement habillé à ronger des os, car les bombes de St-Jacques ont levé des bombes sans viande, le foie était sans royal. On ne risque point, avec un foie mou et s'égarant, de se rompre la mâchoire.

Or donc, j'avais plaisir et bonheur à voir Médor festoyer sur l'herbe. Le jour d'un air est joie pour un ami. Les bêtes doivent s'amuser.

Mais que se passe-t-il donc dans l'esprit de l'honnête Médor? Non chien a-t-il vu, entendu, senti, flairé ou deviné quelque chose de mauvais? Il cesse de manger, il recule devant une moitié de foie, il se lève de table. Sa viande serait-elle impoisonnée, et les coliques nécessiteraient-elles la présence d'un médecin? Il n'est pas naturel qu'un chien se lève de table avant l'heure. Il a sans doute entendu Ploche, et il se prépare après doute à discuter et sans co-proternaire le reste du déjeuner. Il avait certainement assisté à une bataille navale, et le prieu Dieu d'envoyer un traitement chéri qui me donnera l'honneur du monde en réconciliation. Mais je n'aperçois ni Ploche ni un traitement larion, et je me suis évidemment trompé.

Attendez.
Médor s'étire, se lèche les babines, secoue les oreilles, et va-t-il au bout des dents.
— Oh va-t-il donc? — Dans mes jupes, au carré des bananes, dans l'endroit le plus reculé et le plus mystérieux de mes Eden de fleurs et de légumes.
Je le suis doucement et sans bruit, dans cet endroit comme Eva.
Et que voit-il alors? — Un animal devant d'homme une leçon de sagesse et de prévoyance, un chien démentement à Ploche qui ne fait pas manger son bid ou harbo, Médor grésillant les dents et fouillant un trou.
Il y avait certainement dans tout cela plus qu'une intelligence ordinaire, et l'esprit de l'animal avait travaillé, combiné et résolu.
Ne pas manger au-delà de sa faim, c'est déjà de la sagesse philosophique.
Economiser et serrer pour le lendemain, c'est prudence et sagesse qu'on ne trouve pas toujours aux hommes.
Créer un trou, y cacher mystérieusement son diner du soir, l'improviser comme un grand-manger, c'est d'un jugement que ne possèdent guère les jeunes gens.
Et qui nous prouve que Médor, en entendant son morceau de foie dans la terre, ne fait pas preuve d'une intelligence de Brillat-Savarin? Si le foie fétidement est agréablement chassé, la viande falsifiée pourrait bien être agréable aux chiens. Tous les goûts sont dans la nature, ainsi que le prouve un poète latin qui avait étrange goût.
A propos de goût et à propos de chien, est-ce que le roi de la création, celui que Dieu a façonné à son image, ne mange pas l'honnête quadrupède que les Romains nomment "canis", que les Anglais appellent "dog", que les Espagnols appellent "perra", et que l'on trouve à toutes les latitudes?
Les Chinois, et la Louisiane en compte beaucoup, aiment le chien d'une façon particulière. Un jeune chien écorché, salé et rôti leur fait venir l'eau à la bouche.
Braves Chinois, qu'ils sont donc étonnants!
Voilà le menu de leur dîner: Des rats à la brochette, des serpents au court-bouillon, des ravens à la sauce piquante, une cuisse de chien braisée, des crapauds à la crapaudine, un salin de vils d'hirondelles, et du riz bouilli.
Mais il faut être mandarin militaire ou mandarin lettré pour se donner ce luxe gastronomique. Le menu peuple se contente de chiens galeux et de menus de bâtons.
Le nid d'hirondelle est prêt à prêter et royal.
Mais il faut que les nids, pour être excellent, aient vu dix ou six générations d'hirondelles; car il est gisant, mûr, fétidement point.
Une Chinoise vendrait son âme et son corps pour un nid de cinq années. Les empereurs du Céleste Empire du Milieu le savent bien. Ainsi se montrent de nous, les gousus, quand nous leur disons que le méro Etre a été traité par une pomme. Se perdre pour une rainette leur semble chose impossible. — Et pourquoi, objecte le mandarin Tian-Chien-Chan-Péou, puisque cette femme n'avait pas le droit de cueillir la rainette, n'a-t-elle pas attendu qu'elle tombât du pommetier? Et ce mandarin raisonne aussi mirifiquement qu'un bon Jésuite. Quoiqu'il en soit, les hommes et les femmes, en Normandie comme en Amérique, mangent des pommes et des poires tant que les pommetiers et les poiriers fleurissent sur la terre du bon Dieu.
Mais abandonnons ce sujet.
Et disons que les Chinois sont grands misérables et abominables coquins, puisqu'ils se permettent, contre toute nature et tout sentiment, de manger l'honnête et fidèle ami de l'homme, le chien que Dieu a fait tout égal et même notre supérieur. Aussi qu'est donc la civilisation chinoise! Tous peuples qui respectent les chiens ont un grand respect. — Dites-moi comment vous traitez les chiens, et je vous dirai qui vous êtes, avançant avec autant de cour que de raiçou un des plus grands philosophes du siècle.
Certes, le paganisme avait du mauvais, mais il avait du bon. Autrement, aurait-il vécu cinq ou six mille ans? Encore-t-il la pluralité des Dieux, et nous comprendrions parfaitement la philosophie de Socrate, de Platon, d'Aristote, de Cléon et de cent autres. Mais si la raison profane contre la pluralité des Dieux, le sentiment et le reconnaissance expliquent certains Dieux et certaines Déesses. Vaine aphrodisie, la tranche Vénus et des fous mûrisseurs, était une adorable créature. Les jeunes gens, les hommes et les vieillards, se voyaient donc sa resplendissante beauté et sa grâce touchante, il était fort laid. Mais nous nous occupons de merveille, et les déchirements d'hydrogènes le comprennent de même, que les Égyptiens aient divinisé l'innocent et respectable quadrupède nommé Chien.
Et l'on parlera toujours avec admiration et avec respect de la civilisation égyptienne.